

Friedan) avec des réactions différentes. Les lectrices associent la découverte de soi à une colère générationnelle.

En évoquant drôlement les *troubles dans le couple*, elle analyse les questions nouvelles que suscite le mariage, chez les épistoliers, s'adressant à une Simone vue comme une experte du couple. Cependant ils ne sont pas toujours dupes et s'irritent des réticences de Simone sur la sexualité : en effet « le temps est révolu où les lectrices érigeaient l'écrivaine au rang d'experte, d'oracle, de grande connaisseuse des choses du sexe ».

Le dernier chapitre intitulé « Sexe et féminisme » analyse finement l'apparition du féminisme radical, mais Simone reste en deçà, émettant des réserves sur les nouvelles conceptions féministes de la sexualité et du plaisir, ou le lesbianisme, même si elle demeure une interlocutrice de choix.

La conclusion présente ces lettres comme des archives vivantes qui retracent l'histoire d'une collaboration

remarquable, complexe et intime entre un auteur et son lectorat. L'historienne note ce « désir d'associer sa propre voix aux témoignages du siècle qui impliquait souvent de revivre des événements traumatisants, et se mêlait à la volonté de confronter sa vie et son contexte historique pour lui donner du sens. [...] Ce que les lectrices chérissent en Simone de Beauvoir, c'est son étude fouillée des liens entre les événements qui façonnent le monde et leur propre vie, entre l'historique et l'intime ».

Judith Coffin voit ces lettres comme un lieu de mémoire de la famille existentialiste, un lieu de mémoire du féminisme... « Elles témoignent des rapports intimes et chargés d'affects entre féministes de générations différentes aux positions politiques et aux orientations sexuelles variées, [...] autant de preuves de la relation transférentielle enchevêtrée entre une écrivaine et son lectorat ».

Véronique Leroux-Hugon

Un voyage au pays du malheur

Patrick Albert Pognant,
Antonin Artaud. La mise en échec de la médecine,
L'Harmattan,
2024, 402 p.

Assurément, dans le panorama de la littérature française du XX^e siècle, personne ne peut être comparé à Antonin Artaud, dans sa démesure et son délire. C'est une comète qui a traversé notre ciel en y laissant des illuminations fulgurantes. Bien qu'il n'ait pas laissé de livre expressément autobiographique, c'est quasiment toute son œuvre qui pourrait être qualifiée ainsi, tant son écriture puise dans son vécu.

Dans son récent ouvrage, Patrick Albert Pognant a bien perçu cette dimension, écrivant dès ses premières lignes : « Il y a une fusion spectaculaire entre l'œuvre et l'homme, tant et si bien que les codes de lecture sont souvent brouillés [et que] le lecteur doit accepter que le texte change soudain de statut. [...] Ce livre va obliger à s'intéresser à la biographie d'Antonin Artaud car celui-ci y invite continuellement le lecteur » dans ses propres textes. Le livre a en effet largement recours à la correspondance très abondante d'Antonin

Artaud ainsi qu'aux célèbres *Cabiers de Rodez*.

Les études sur Antonin Artaud ne manquent pas, mais celle-ci présente un intérêt particulier. Elle s'attache spécifiquement à ses rapports avec la maladie et la médecine. Étant donné l'importance que la souffrance et la maladie, physique et mentale, ont occupé dans la vie et bien sûr dans l'œuvre d'Artaud, cet angle fournit un éclairage passionnant sur ses écrits.

Méthodiquement, Patrick Albert Pognant commence par un exposé du plan de son livre, qui pour lui fait partie d'un triptyque : Antonin Artaud, Joë Bousquet (L'Harmattan, 2024) et René Crevel (en cours de rédaction), formant « un ABC de la douleur littéraire ». Il poursuit avec deux schémas biographiques d'Antonin Artaud : le premier constitué des éléments avérés, recoupés, corroborés ; le second formé des écrits extravagants d'Artaud au sujet de sa

propre existence, notamment dans les *Cahiers de Rodez*. « La lecture de ces cahiers, fort déroutante si l'on adopte une posture de lecteur rationnel [...] à certains égards pénible, tant l'auteur se répète et se contredit, est révélatrice de l'état mental de leur auteur qui livre un moi hypertrophié mais en ruines, déchirant et pathétique. » Les lettres et cahiers attestent d'une « réécriture de sa vie sous la domination d'un délire littéraire à tout le moins mégalomane ». Antonin Artaud réinvente l'histoire familiale, y insère des meurtres, mais aussi des miracles comme dans une hagiographie, et donne libre cours à son délire de persécution.

Le volume inclut ensuite une présentation de l'œuvre d'Artaud (y compris l'œuvre graphique). Patrick Albert Pognant s'y interroge sur la question de savoir si les 406 Cahiers doivent y être englobés. Ils présentent tout à la fois un journal intime, des avant-textes, des projets de lettres, un bloc-notes. Et on n'a pas connaissance d'une volonté exprimée d'Artaud de les publier. Cette section se termine par un magnifique florilège de citations.

On entre vraiment dans le vif du sujet avec la 3^e partie consacrée aux souffrances d'Antonin Artaud, à sa vie résumée « sub signo doloris ». Patrick Albert Pognant l'introduit fort justement par une étude de la perception de soi chez Artaud qui déclare :

« J'ai le culte non pas du moi mais de la chair, dans le sens sensible du mot chair. Toutes les choses ne me touchent qu'en tant qu'elles affectent ma chair, qu'elles coïncident avec elle, et à ce point même où elles l'ébranlent, pas au-delà. Rien ne me touche, ne m'intéresse que ce qui s'adresse directement à ma chair. » (*Fragments d'un Journal d'Enfer*)

Il va explorer le ressenti de la douleur sur trois périodes : avant/pendant/après internement (c'est une distinction qui sera également observée dans les autres parties du livre). On ne peut que constater l'accumulation des descriptions de maladies, l'accent mis sur l'intensité de sa souffrance et l'exhibition publique de ses maux « devenus des objets littéraires ». Une citation par exemple qui en témoigne : « Vraiment

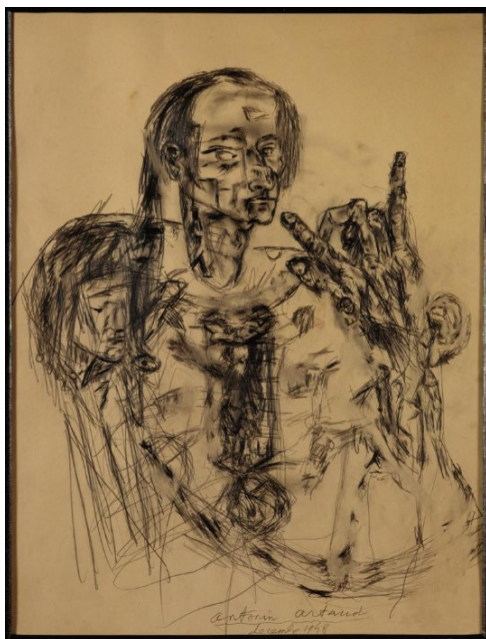


ce que j'endure est monstrueux. Si cela continue encore peu de temps certainement j'y céderai, je flancherai. Je crèverai comme un chien avec derrière moi ma vie ratée. » (Lettre à Yvonne Allendy, 1929) On ne sait jamais s'il dit vrai, car il exagère souvent ses symptômes, mais il faut lui accorder le bénéfice du doute, estime Patrick Albert Pognant.

Les écrits de délire d'Antonin Artaud forment un « univers halluciné » partagé avec ses amis (lettres) et ses lecteurs (œuvres). Mais ces écrits sont-ils l'expression d'un malade mental OU des textes façonnés pour donner cette impression ? « Ce qui ne laisse d'étonner, note Patrick Albert Pognant, c'est l'omniprésence de la revendication, la protestation, la menace et l'insistance à s'enfermer dans l'extravagance, ce qui n'autorisait pas les médecins à douter de l'insanité mentale de leur auteur [...] » « L'hypothèse d'une folie simulée d'Antonin Artaud [thèse que Patrick Albert Pognant semble accréditer] s'étaye avec les extraits proposés ici, tant il s'évertue à endosser, avec force clichés, la posture d'un délirant : il fallait que son attitude fût crédible et qu'on le diagnostiquât bien comme un malade mental. »

Le sexe représente un aspect majeur de sa souffrance et de son délire, et si ce

sujet est abordé dans ce livre, c'est que l'on constate une « sollicitation continue de celui-ci dans les écrits ». Il n'est pas exclu d'ailleurs qu'un problème de sexualité figure parmi les origines possibles des troubles psychiques d'Artaud. Son initiation au sexe en 1915, à l'âge de 19 ans, a été un événement violent, a été peut-être même un viol ; trente ans après, il y fait allusion comme à une « catastrophe intime de l'être », une « douleur de Golgotha ». En tout cas les relations sexuelles avec son amante Génica et sa fiancée d'un temps Cécile vont être « ou inexistantes ou très parcimonieuses ». Et l'hypothèse d'homosexualité ou de bisexualité ne peut être écartée.



*Artaud, autoportrait,
déc. 1947
Centre Pompidou,
MNAM-CCI/Philippe
Migeat/Dist. Grand
Palais RMN*

Venons-en aux données plus spécifiquement médicales. Antonin Artaud a passé toute une vie sous l'emprise des neuroleptiques et la drogue s'avère « omniprésente » dans ses écrits. Sa toxicomanie est ancienne et avérée ; elle est la source de souffrances plurielles, même s'il emploie la drogue comme moyen de soulagement de la douleur physique et psychique. Il a subi au moins sept cures de désintoxication médicalisées.

On constate dans ses textes de nombreux passages en apologie de la drogue : « L'opium est cette imprescriptible et impérieuse substance qui permet de rentrer dans la vie de leur âme à ceux

qui ont eu le malheur de l'avoir perdue. » Ou encore « cesser de me droguer c'est mourir ». Dans un texte sur l'état de manque, il note : « pour moi l'opium a toujours été quelque chose d'aussi nécessaire que l'eau et le pain [...] ».

« Il n'est pas abusif d'écrire que la vie d'Antonin Artaud, depuis son enfance, s'est déroulée sous l'emprise quasi continue de la médecine », affirme Patrick Albert Pognant, et on le croit sans peine. Cette section du livre expose en détail les traitements qu'il a subis – « presque toujours des causes de souffrance » – et donne la liste des médecins qui l'ont soigné, avec qui il a entretenu des relations complexes et conflictuelles. Enfin, il analyse plus précisément les rapports problématiques d'Antonin Artaud avec deux médecins, le Dr Latrémolière (qui est probablement celui désigné dans divers écrits comme « Dr L. ») et le Dr Ferdière, « un psychiatre atypique, intelligent et cultivé [...], capable du meilleur comme du pire », ce pire étant l'acharnement qu'il a démontré contre Artaud.

Dans sa conclusion, Patrick Albert Pognant rappelle que les nombreux extraits d'Antonin Artaud qu'il a repris ne reflètent pas la totalité de son œuvre, car il s'est focalisé sur les écrits de douleur et de délire. Il ne faudrait donc pas se limiter à une lecture pathologiste de l'œuvre. Toutefois, « les écrits de douleur d'Antonin Artaud, le rebelle, toujours en colère, sont un témoignage salvateur des dérives et des pratiques médicales dans la première moitié du XXe siècle, tant dans le traitement de la syphilis que celui de la maladie mentale : neuf années d'internement, 58 électrochocs au motif qu'il délirait alors qu'il clamait que délirer était son métier de poète... Il réclamait le droit de délirer tout le temps, sans la frontière du vrai et du faux, du réel et de l'imaginaire, sans les frontières du temps ni celles de l'espace. »

Elizabeth Legros Chapuis